Les Films d'Ici Méditerranée présente

PRESQUE LIBRES

un film de Olivier Bertrand

Produit par Serge Lalou et Sophie Cabon

RÉSUMÉ du film

Dans la Montagne noire (dans l'Aude), une ferme accueille pendant deux ans des hommes qui sortent de prison. Ils ont passé de longues années à l'écart de la société, viennent réapprendre à vivre sous le regard des autres, se débarrasser des codes de la prison. Dans quel état sort-on, après vingt ans de réclusion ?

Ils travaillent au maraîchage, bûcheronnent, se reconstruisent en nourrissant les autres. Ils participent à la vie collective de la ferme. Apprennent à gérer leurs angoisses, leurs addictions, leur violence. À faire le deuil des années perdues. Les encadrant·e·s les associent à la vie de la ferme. C'est un endroit traversé de moments joyeux et de tensions. Certains ne supportent plus les règles, d'autres qu'elles ne soient pas respectées. Les réunions de vie de maison apaisent ou attisent cela. Quelques-uns rechutent, repartent en prison. Les autres s'accrochent. Le projet est fragile, sur un fil.

Depuis un peu plus d'un an je viens travailler avec eux, au maraîchage, au bûcheronnage, pour préparer ce film. Je vis à la ferme quelques jours par mois, cela me permet de construire le lien, tout en réfléchissant à l'écriture d'un film en immersion qui partage la vie de ces hommes, le travail, les moments de tension. Dans l'intimité du travail, certains confient ce qu'a été leur vie, le crime qui les hante, ce que la prison a détruit, la suite qu'ils appréhendent, cette ferme qu'ils ont peur, autant que hâte, de quitter.

SYNOPSIS du film

Ce film est un documentaire d'immersion, qui nous plonge dans la ferme de Lespinassière, village situé au nord du département de l'Aude, dans la montagne noire. Il suit les saisons et le parcours de ces hommes, de l'arrivée d'un nouveau au départ d'un ancien désormais totalement libre. Le travail, la vie collective à la ferme, l'intimité du groupe le soir quand les encadrant·e·s sont reparti·e·s. Les gestes du quotidien, les moments de tension, les rechutes. Karim a fait la peine la plus longue. Il n'a pas 50 ans, il sort de vingt-deux ans de réclusion. C'est un personnage attachant, imprévisible, parfois rugueux, souvent joyeux. Un personnage très cinématographique je crois. Il nous entraîne dans cette histoire et dans ce lieu. En le suivant nous découvrons la ferme, les autres résidents, que nous suivons parfois, avant de revenir à Karim. Certains d'entre eux se confient, dans l'intimité du travail, d'une chambre, en balade dans la montagne. Karim, surtout, se livre. Sur ce qu'a été sa vie, ce jour où il a tué, la bascule, la prison, tout ce qu'il a fallu mettre en œuvre pour ne pas sombrer ; tout ce qu'elle abime, qu'il faudrait rebâtir.

Les personnages

KARIM était un petit cambrioleur sans envergure. Un jour, le propriétaire d'une maison qu'il visitait l'a surpris, Karim a pris peur, il l'a tué. C'était le fils d'un commissaire principal, il a pris trente ans de réclusion, il n'a pas voulu faire appel. Il avait 26 ans, il en aura bientôt 50. Au parloir, sa mère lui disait : "*Je sais que c'est pas toi, que tu couvres un ami, tu ne pourrais jamais tuer un homme*." C'était une torture pour lui. Karim est tour à tour renfermé et joyeux. Il travaille en chantant Aznavour, Nicole Croisille, Léo Ferré. Il ne parle que du passé. Sa vie s'est arrêtée en 1999. Il a la culture d'avant la prison. Ne sais pas compter en euro, ni se servir d'un smartphone. Ces vingt-et-une années sont comme une parenthèse. Un morceau de vie perdu. Quand il est seul au travail, avec une bénévole, avec nous, il se confie. Il nous entraîne dans le film, nous mène de l'un à l'autre, fil rouge parfois très présent, parfois en retrait.

JÉRÉMY est arrivé depuis peu. Il est plus jeune, tatoué de croix gitanes sur une main, sur le torse. Les autres l'appellent « le syndicaliste ». Il dit les choses, revendique, râle. Il est malin et tendre, chambre beaucoup, a des attentions pour les autres ; mais il est nerveux aussi, il ne tient pas en place. Parfois, une colère arrive, le déborde ; puis il se calme, s'excuse. Cette violence l'inquiète, il lui doit ses nombreux séjours en prison.

ANTHONY vient d'arriver. Il ne parle presque pas, se tient souvent à l'écart, les épaules rentrées, il semble se préparer à la prochaine épreuve, la prochaine tuile. Les autres le chambrent ou le rassurent, est-ce qu'il va, comme Karim avant lui, progressivement se redresser ?

MATHILDE est chargée du maraîchage. Plus en retrait que Valériane, moins sûre d'elle-même, elle est souvent en conflit avec les gars, leur rappelle le cadre et les horaires. Ils disent qu'elle les tue au travail. Elle défend la place d'une femme au travail, au volant du camion de la ferme.

VINCENT est le nouveau directeur, après le départ du fondateur de la ferme. Il a été éducateur de rue, berger en montagne, responsable d'une communauté Emmaüs... Depuis qu'il est arrivé il pose et se pose beaucoup de questions. Il s'interroge sur les besoins réels de ces hommes à leur sortie de prison, sur ce que les très longues peines altèrent, sur ce que la ferme peut leur apporter. Il a proposé aux résidents de réfléchir ensemble, une fois par mois, au contenu d'un projet d'établissement. Ils râlent, ils détestent les réunions, il cherche une forme ludique pour le faire.

VALÉRIANE est éducatrice de prévention et fille de vignerons des Corbières. Elle est grande, costaude, vive, gaie. Elle est tatouée comme la plupart des hommes. Elle noue des relations amicales avec eux, complices. Ils sentent qu'elle est solide et directe. Elle leur parle franchement, les aide à chercher du travail, un logement.

LE MAIRE, patron d'une petite menuiserie, est un lien entre le village et la ferme. C'est un enfant du pays, acquis au projet et parfois médiateur avec ses villageois·es. Il vient souvent à la ferme, développe avec elle un projet de construction de ganivelles (des clôtures de bois, que l'on utilise notamment pour contenir le sable sur les sentiers du littoral). L'atelier se met en place à côté de sa scierie. Ce projet peut être un moyen de poser les enjeux financiers de la ferme, qui se trouve, là aussi, sur un fil.

BERNADETTE, présidente de l'association gestionnaire de la ferme et première adjointe (anarchiste) du village, pense qu'il « *n'y a rien de plus beau qu'une prison qui brûle* ». Comme elle le dit parfois dans les réunions avec la juge, les conseillères d'insertion, cela complique les relations de la ferme. C'est une vieille femme pleine d'humanité, de malice. Elle est attentive à ces hommes, ils l'aiment bien. Quand un nouveau débarque, c'est elle qui lui fait visiter le village.

Lieux / Situations

L'arrivée d'un nouveau. On reconnaît celui qui arrive à sa façon de se tenir très en retrait dans le groupe. À sa pâleur. Il encaisse d'abord le choc de la liberté. Karim, désormais le plus ancien des résidents, lui fait visiter la ferme le premier jour. On sent dans ces premiers jours toute la fragilité de ceux qui retrouvent la liberté après 15 ou 20 ans de prison. Ils ne supportent plus le silence. Sont sidérés par l'espace qui s'offre au regard, avant que la vallée ne se referme progressivement.

Le brief matinal. J'aime ce rituel du matin. Les gars (comme on appelle au village les résidents de la ferme), se lèvent très tôt, souvent avant le soleil, pour profiter de ce début de journée rien qu'à eux, avant l'arrivée des encadrant•es, qui ne dorment pas à la ferme. La première cigarette dans la brume devant le ruisseau. Puis le brief lance la journée, le café fume dans les tasses, l'un•e des encadrant·esdistribuent les tâches, cela provoque des discussions, des désaccords. On ne sait jamais à l'avance si les hommes seront joyeux ou taciturnes, le climat tourne vite.

Le travail de la terre. La ferme cultive en bio. Les plantations commencent en mars, sous de longues serres ou en plein champs. Les premières récoltes arrivent en mai, puis l'été est intense. Planter, arroser, désherber, ramasser, trier, laver. Nourrir les poules. Entretenir les canaux d'irrigation qui viennent de la montagne. Ils travaillent ensemble, s'interpellent, s'énervent, rigolent. Parfois certains préfèrent rester seuls, ou à deux, avec un•e encadrant•e, une bénévole de passage. Alors ils se confient.

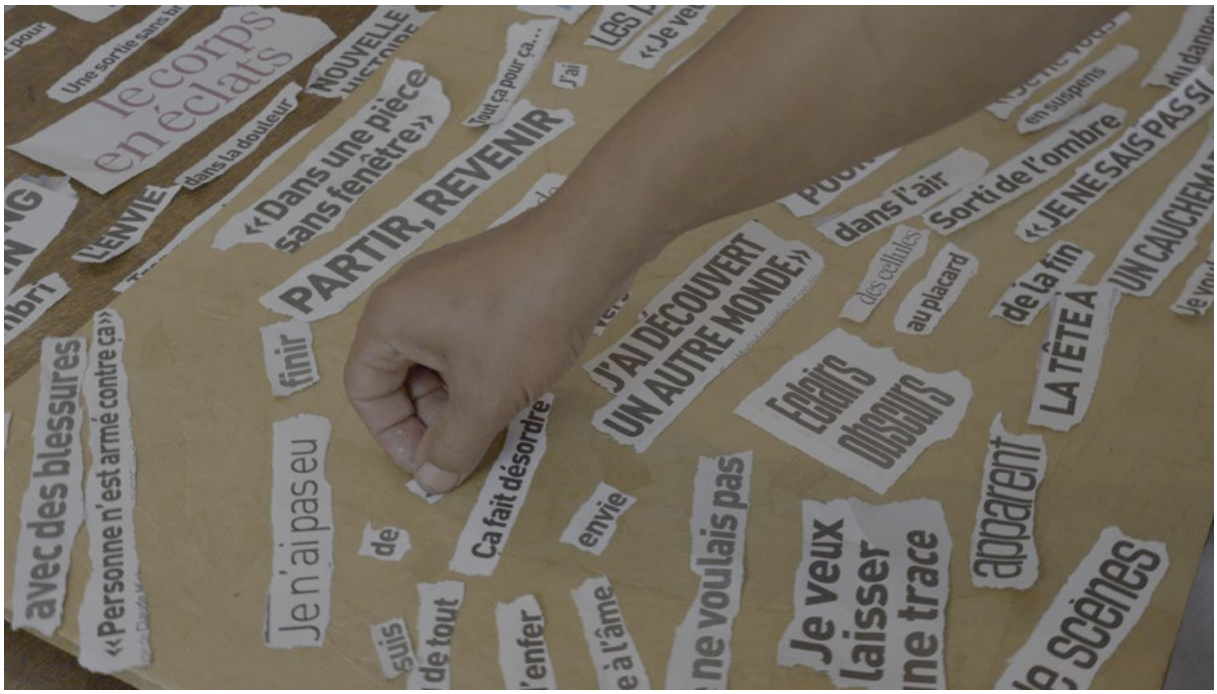
Marché et livraisons. Le jeudi à partir de juin, l'un des résidents livre des petits restaurants et magasins bios de la région. Celui qui vient de sortir se frotte pour la première fois aux regards. Ceux qu'il rencontre savent qu'il sort de prison, il faut apprendre à vivre avec cela. Le vendredi soir, un marché se tient au cœur du village. Les gars ramassent et pèsent les légumes le matin, ils installent et tiennent l'étal, la caisse. Les légumes de la ferme ont beaucoup de succès. Les clientes discutent, jettent des regards, réservées et curieuses. Ici se nouent les liens avec le village.

Les courses. Une fois tous les quinze jours, les hommes vont faire les courses, pour les repas collectifs du midi (encadrant·e·s et résidents mangent ensemble), pour les dîners du soir, lorsqu'ils sont entre eux. Ils préparent les listes, Vincent le directeur leur donne le pécule. Ils sont fébriles dans le minibus qui les conduit au supermarché, il faut contenter tout le monde. Karim raconte comment, le jour de sa sortie de prison après vingt-et-un an de réclusion, Valériane l'éducatrice qui était venue le chercher à Muret, s'est arrêtée en chemin dans une grande surface, pour faire quelques courses. Il est resté paralysé devant cette abondance, puis avec son accord il a rempli un plein caddy de bonbons qu'il ne pouvait commander en prison. Arrivé à la caisse, il n'avait que des francs, que venait de lui remettre le greffe. C'était qu'il avait en poches à son arrestation : des francs et une carte de téléphone, qu'on lui a rendue. Tout le trajet il cherchait des cabines de téléphone, il n'y en avait plus.

L'EMBAUCHE. Lorsque l'un·e des encadrant·e·s démissionne, ou lève le pied quelques mois, il faut trouver un·e professionnel·le qui tienne la route, et qui accepte de venir travailler dans ce village reculé. Les entretiens d'embauche sont une occasion intéressante de contextualiser dans le film, sans interview, sans voix off. De donner ce qu'il faudrait savoir du projet, de ses enjeux, des partenaires, de la violence qui peut traverser la ferme, ce que l'équipe doit porter...

FIN DE SAISON. En septembre, le rythme ralentit. Les herbes sont brûlées par l'été. On laisse monter en graines les dernières plantes, elles envahissent les serres. Dans les derniers jours de septembre, on organise le grand ménage, on retourne la terre, on referme les serres. Encadrant·e·s et résidents, vont manger le midi au restaurant du village, à côté de la mairie. Ils fêtent la fin de la saison de maraîchage. La ferme entre dans l'automne. Le maraîchage cède le pas au bûcheronnage, à l'entretien des bâtiments, des véhicules. Vient la pluie, la grisaille, l'ennui. La vallée semble se refermer. On attend le printemps, la sortie.

KARIM FEND LE BOIS. Karim travaille lentement, mais inlassablement. Il lui faut des tâches simples. L'été désherber, ramasser les haricots qui grimpent aux filets dans les serres. Puis dès l'automne il retrouve ce qu'il aime. Couper, fendre et ranger le bois. C'est presque obsessionnel chez lui. Un appentis contre la maison, à l'abri sous un toit de tôle, lui sert à entreposer les bûches qu'il ne cesse de fendre. C'est un endroit fascinant : Karim semble construire une forteresse de bois dans laquelle il s'enferme, comme si ce cadre le rassurait. Il faut passer l'hiver, dit-il. Quand nous sommes seuls avec lui, il arrête le moteur de la fendeuse pneumatique, commence à ranger les bûches, et se met à raconter.



Les ateliers de l'après-midi. L'après-midi les résidents ne travaillent pas. Certains en profite pour régler avec Valériane un problème de papier, une recherche de logement. Des sorties sont organisées, des visites, des ateliers culturels à la ferme. Un atelier d'écriture doit notamment se mettre en place cet automne, avec le projet d'écrire des textes qui seront peut-être lus en public l'été, à l'occasion d'un petit festival organisé tous les deux ans à la ferme. Un autre atelier a démarré cet été. Une encadrante vient apprendre aux résidents à faire leur auto-portrait, avec des petits bouts de papier découpé dans les journaux pour la silhouette, et des mots ou des phrases qu'ils choisissent dans les titres des journaux, pour former la bouche, les yeux, le nez... Ils prennent le temps de choisir ces mots... L'atelier doit se poursuivre cet automne, peut-être avec des villageois·es, pour une exposition dans les ruelles de Lespinassière.

Réunion de vie de maison. Une fois tous les quinze jours, encadrant·e·s et résidents se réunissent dans la salle à manger, pour régler les problèmes des deux semaines écoulées, pour dénouer les tensions, voter les futures activités. Il y a souvent le porteur de symptômes, comme dans une famille. Celui qui va mal, s'énerve ou se renferme, se tient à l'écart, refuse de parler. Jérémy porte généralement les récriminations, les propositions. Bébé boude souvent, Anthony reste silencieux, Karim observe, puis soudain il s'anime. Les encadrant·e·s rappellent régulièrement dans cette réunion les règles de la maison. C'est également un lieu où l'on comprend le fonctionnement du projet.

Réunion d'équipe. Les cinq encadrant·e·s se réunissent, le lundi après-midi, chaque semaine dans leur petit bureau, pour une réunion d'équipe. C'est un fonctionnement assez horizontal, dans cette réunion le principe est de parler librement, franchement. Chacun·e donne ensuite son sentiment sur les gars, celui qui va mieux, celui qui inquiète. C'est un endroit où l'on sent l'évolution des situations, parfois l'impuissance de l'équipe.

Bilan d'étape. Tous les six mois, deux des encadrant·e·s s'enferment dans une pièce avec l'un des résidents, pour faire un point sur son parcours. Le travail, la recherche de logement, de travail, sa condition à la ferme. Est-ce que la ferme commence à devenir pesante pour lui, est-ce qu'au contraire l'imminence du départ commence à l'inquiéter. Un lieu où l'on pose des mots sur les angoisses, les espoirs.

Les conseillères d'insertion. Les résidents détestent leur venue. Le jour où les conseillères d'insertion et de probation (Cpip) doivent venir, la tension se sent dès le réveil. La directrice du service vient parfois avec une conseillère, rappeler le cadre, menacer d'un retour en prison. Elle rappelle aux hommes qu'ils sont « des taulards potentiels ». Qu'il lui « suffit de claquer des doigts » pour qu'ils retournent en prison. Ils baissent en général les yeux. Ils sont « sous main de Justice », les décisions de la juge d'application des peines dépendent des rapports des Cpip.

Soirées. Le soir, une fois les dernier·ère·s encadrant·e·s reparti·e·s, ils se retrouvent en bas, autour d'une table basse dans la salle à manger. Entre eux, souvent, ils sont plus calmes, se font moins de reproches que dans la journée, ne s'invectivent pas. Il n'y a personne pour réguler leurs conflits. Ils doivent le faire eux-même. Ils s'expliquent parfois. Et parlent beaucoup de la prison. De ce qu'ils mettaient en place pour survivre. C'est un lieu d'intimité collective où ils parlent des transgressions. Ils jugeront s'ils veulent le faire quand la caméra sera là. La durée de fabrication du film peut rendre cela possible : la plupart ne seront plus sous écrou lorsqu'il sera fini, or être sous main de justice semble désormais leur seule limite vis-à-vis de ce film.

Moments d'intimité. Le film recherche leurs confidences (les moments d'intimité où ils peuvent parler de leur vie et de la prison). Au travail principalement, quand nous sommes seuls avec l'un d'entre eux. À ranger le bois, à la pause du débroussaillage, au désherbage sous une serre. Il est possible aussi de rechercher cette intimité en balade dans les hauteurs au-dessus du village, ou dans la chambre de l'un d'entre eux. Il n'est pas impossible, enfin, que Karim, par la richesse de ce qu'il livre, soit à l'arrivée le seul dont le film garde, plus en profondeur, les confidences.

La visite d'un appartement. La plupart des gars restent dans la région après leur levée d'écrou. Valériane l'éducatrice les aide à trouver un appartement, un foyer ou une pension de famille à Carcassonne. Karim doit partir en avril, même s'il espère qu'on le prolongera. Il visitera, quelques semaines avant la sortie, le logement qu'ils auront trouvé. Il redoute ce moment où il faudra revivre seul.

Le festival. C'est un moment poétique, fantastique, qui se tient un an sur deux. Un soir de juin, alors que la nuit tombe, les villageois·es descendent à la ferme, pour assister au spectacle. Des tables ont été dressées, un chef a préparé un festin avec les gars, ils servent les villageois·es, puis le spectacle commence. Des artistes invités, des contes, un concert. Souvent, les gars boivent en cachette ces soirs-là, pour vaincre leur appréhension. Puis certains dansent une partie de la nuit parmi les villageois·es. Les corps se relâchent, les regards sont intenses. Au prochain festival, certains des résidents monteront peut-être sur scène, pour lire des textes qu'ils auront écrits cet automne. Ils exposeront aussi leurs auto-portraits, mêlés peut-être à ceux des villageois·es, dans les ruelles de Lespinassière.

Le départ. Chaque départ d'un résident fait l'objet d'une petite fête entre eux. Quelques mots de discours, de la pudeur, des silences, des visages qui se détournent. Pour ces hommes fragilisés chaque départ et chaque arrivée déstabilise profondément. Karim redoute ce moment. Il se prépare pour être libre et autonome, mais il craint de partir. Il murmure parfois : peut-être qu'ils vont me garder, me laisser travailler avec eux. S'il part il craint de replonger.

INTENTIONS d'auteur

Je me suis approché au départ de cette ferme pour comprendre, raconter, une alternative qui évite ce que l'on appelle les « sorties sèches » : se retrouver un matin sur le trottoir d'une prison avec un sac à la main contenant votre vie, sans projet pour la suite. J'y ai découvert des hommes en miettes. Ce projet révèle, en creux, ce qu'une longue peine de prison détruit.

Déresponsabilisés, infantilisés, les détenus ne gèrent jamais leur temps. Ils vivent par ailleurs dans un univers clanique, où il faut se plier à la loi du plus fort. La prison reste paradoxalement en France le lieu où un homme court le plus de risques de se faire frapper, racketter, violer. Ceux qui effectuent de très longues peines apprennent les stratégies d'évitement, la soumission ou les alliances. Il faut, en ressortant, se dépouiller de tous ces codes carcéraux. Réapprendre à être autonome. Essayer de retisser des relations affectives, des liens familiaux que le temps a distendus ou rompus. Plus le nombre d'années de prison est élevé, plus les prisonniers ressortent seuls, abimés. Ils débarquent ainsi à la ferme.

On reconnaît les nouveaux à leur visage d'un blanc de craie, leur corps en retrait dans le groupe. Puis au fil des semaines, ils se redressent. Avoir tenu longtemps dans un univers brutal fait d'eux des affranchis, au sens viril du terme. Des hommes rudes en apparence. En réalité ils sont dépassés, dévorés par leurs émotions. Ils ressassent le gâchis fait de leur vie. Ne parviennent plus à se projeter. Ils vivent souvent dans la culture qu'ils connaissaient vingt ans plus tôt, juste avant d'entrer en prison. Il y a chez eux un besoin intense, mais résigné, d'être aimés. Ils sont en miettes et la ferme les aide à essayer de rassembler les morceaux.

Les gars, ont pris le temps de me tester. De s'assurer que je savais garder ce qu'ils ne veulent pas partager. Ils choisiront dans le film ce qu'ils veulent taire ou dire. En attendant, ils sentent, je crois, que le regard que je pose sur eux n'est pas un regard en surplomb. Je viens comme beaucoup d'entre eux d'un milieu très populaire même si je n'ai pas eu leur vie ensuite, même si j'ai fait d'autres choix. Je n'ai connu l'incarcération qu'en Turquie, il y a quelques années, quand mon travail de journaliste m'avait valu d'être arrêté, emprisonné, avant d'être expulsé. Cela n'avait duré pour moi que quelques jours, mais cela permet de ressentir l'épaisseur du temps quand la porte se referme, que vous n'avez soudain plus la maîtrise de votre vie.

Lorsque je suis seul le soir avec eux, une fois les encadrant·e·s parti·e·s, nous parlons souvent de l'enfermement et de la liberté, des enfants qu'ils ne voient plus, de la femme qui s'est lassée, de celle qu'ils rêvent de rencontrer. Des moments traversés de tensions, de découragements, de rêves d'une vie que l'on recommencerait à zéro; de peur de l'avenir.

Ces derniers mois, la ferme a connu plusieurs épisodes de violence. Un des résidents a été réincarcéré en mai, deux autres en juillet. Ils sont repartis menottes aux poignets, devant l'équipe qui a du mal à encaisser cela après avoir vécu pendant des mois avec eux. Elle essaie de se convaincre que ce n'est pas un échec, que cela fait partie des rechutes dans un parcours de vie. Elle sait que cela se produira encore.

D'autres projets de ce type existent en France, mais tous situés à l'écart des villages. À Lespinassière, la ferme est à quelques dizaines de mètres des premières maisons. C'est un village aux ruelles étroites, sinueuses, très pentues, encadrées de hauts murs de pierre. On y entretient une culture rebelle. Les habitants gèrent eux-mêmes le réseau d'eau potable, ils refusent qu'elle soit donnée en gestion à des groupes industriels. Ils se transmettent des histoires de brigands qui au XVIIIe siècle dévalisaient la vallée avant de remonter se réfugier dans la Montagne noire. Une mine d'or a ensuite fait vivre la région mais sa fermeture a provoqué un exode brutal, le village a dû se reconstruire, avec des néo-ruraux, des étrangers. Il s'est redressé. Comme ces hommes qui débarquent.

Les villageois·es ont accepté de vivre aux côtés d'ex-détenus, d'hommes qui pour la plupart ont tué. C'est pour la ferme un enjeu important. Les villageois·es sont un premier regard posé sur les ex-détenus. Vous sortez d'une très longue peine de prison avec le sentiment qu'une étiquette indélébile, collée sur votre front, vous désigne désormais: tueur et ex-taulard. Le village est une étape qui permet de s'habituer, d'apprendre à vivre avec ce regard.

Quand les hommes débarquent, leur regard soudain n'est plus arrêté par le mur de la cellule, l'enceinte de la prison. Les nouvelles frontières sont les montagnes, leurs crêtes, tout là-haut. Les lignes de fuite de la vallée permettent au regard de s'échapper. Il se sentent d'abord incroyablement libres. Seules les nuits sont difficiles : il faut se réhabituer à s'endormir dans le silence, sans les hurlements de la prison. Puis ils s'apaisent, les mois passent, et l'hiver arrive. Brumes et bruines prennent la vallée où le soleil entrent tard, repart tôt. Les montagnes semblent se refermer sur la ferme. Ce paysage de la Montagne noire symbolise pour moi le rapport au cadre et à la liberté.

Dans l'aménagement de peine prononcé par la juge, les hommes de Lespinassière restent « sous main de Justice ». Ils ont le droit de circuler librement, dans la journée, dans tout le périmètre du vaste village, sur les flancs et les crêtes des montagnes. Mais ils ne peuvent aller seuls au-delà sans une permission de la juge. Le soir à 19h ils doivent rester dans la ferme. Ils sont "presque libres", et ce "presque" pèse de plus en plus à mesure que la peine avance. Ils répètent souvent qu'ils sont des «détenus», cela blesse les encadrant·e·s qui n'aiment pas cela, qui leur répètent qu'ils sont en aménagement de peine, qu'ils ne sont pas détenus dans cette ferme. Eux répliquent que celui qui porte un numéro d'écrou reste en sursis. Il doit baisser la tête, il est « sous main de Justice », il est détenu par la Justice. Les visites de la juge et des conseillères d'insertion et de probation, qui viennent rappeler les règles, le cadre, de façon parfois infantilisante, humiliante, leur rappellent cela.

Même aménagée, une peine reste une contrainte, un cadre. Et ce rapport au cadre m'intéresse bien-sûr. Il étouffe ou rassure, et les cadres de mon film tourneront autour de cela. Soulagés dans un premier temps de rejoindre la ferme, les homme ont ensuite hâte, autant que peur, de la quitter. Ils multiplient les transgressions, les sorties sans permission dans les villages alentours, pour une fête, pour acheter de l'alcool. Ils cherchent à échapper aux contraintes. Ce qui les expose au risque d'être réincarcérés.

Ils rêvent d'être complètement libres, mais à mesure que la sortie approche l'imminence d'une vie sans cadre devient une source d'angoisse. Ils craignent de se retrouver seuls, "livrés à eux-mêmes". Aux tentations, aux addictions, à la solitude. Aux anciens démons qui les ramèneraient en prison. Certains tentent alors de prolonger le séjour à la ferme. Ils recherchent le cadre, comme on peut inconsciemment rechercher la prison. La contention rassure. Les encadrant·esdoivent alors les pousser doucement dehors.

INTENTIONS de réalisation

Narration

Le regard de Karim.

Lorsque j'ai commencé mes repérages à la ferme, Karim venait d'arriver. Il était traversé d'angoisses, ne parlait presque jamais. Il fumait du cannabis du matin au soir, pour essayer de s'apaiser. Et progressivement il s'est transformé, a commencé à prendre confiance. Envers le lieu, l'équipe. Il s'est mis à parler. C'est un homme complexe, et je crois un vrai personnage cinématographique. Il est notre fil rouge. Il nous entraîne dans la chronique de cette ferme, d'un personnage à l'autre. C'est lui qui fait visiter lorsqu'un nouveau arrive - et se trouve à son tour en retrait dans le groupe. Quand nous sommes seuls avec lui il se livre, avec un mélange de candeur et d'auto-dérision. Comme il est assez obsessionnel, il répète régulièrement tout ce qui le travaille, comme s'il se livrait pour la première fois. Il peut aussi se taire des journées entières. Il observe le groupe. Alors il devient nos yeux. Il nous entraîne dans cette ferme et dans ce projet.

La vie collective et l'intimité

Parce que j'ai travaillé pendant des mois avec eux (et que le travail est une valeur cardinale pour ces hommes, très conservateurs à leur sortie de prison), le film nous plonge vraiment avec eux, dans la vie de la ferme, rythmée par le travail, les moments collectifs, les réunions, la gestion des tensions. Les rituels et les temps forts. L'arrivée d'un nouveau, le départ d'un des gars, la visite de la juge, une réunion pour dénouer une crise, le huis-clos de la maison, le soir, quand les encadrant·e·s reparti·e·s, qu'il faut s'expliquer sur un différend.

Dans cette immersion, nous partageons l'intimité de certains des hommes. Ils se racontent principalement quand je travaille avec l'un d'eux, que nous sommes seuls. Confient sur ce qui relève de l'intime. Leur vie passée, la prison, ce qu'elle détruit, ou fini de détruire. Le sentiment de gâchis. Les rêves et les angoisses pour la suite. Des confidences que je pense utiliser tour à tour « on » (sur leur visage et cet échange) et « off » (sur leurs gestes au travail, leur visage silencieux). J'aurai en tête ces deux alternatives au tournage, pour me laisser la liberté de trancher au montage.

Temporalité

Le cycle complet d'un séjour à la ferme est de deux ans théoriquement, entre la sortie de prison et le départ, la levée d'écrou définitive. Ce cycle n'impose pas de tourner deux ans. Il peut être restitué par l'arrivée d'un homme, le départ d'un autre. J'imagine pour l'instant tourner pendant un an, en m'appuyant sur les saisons, importantes à la ferme. Les premières plantations au printemps, le travail intense l'été, les récoltes, le marché. Puis les serres envahies par les dernières plantes qui grimpent et sèchent sur pieds, l'entrée en automne, la pluie qui dévale les ruelles en pente, résonne sur le toit de l'appentis de Karim. L'hiver qui fige tout, que l'on observe derrière les vitres embuées. Les doigts engourdis au bûcheronnage dans la forêt. Ce rythme des saisons est important. Il faut restituer ce temps qui passe, les moments d'impatience, l'ennui, dans la vallée qui se referme progressivement sur leur "presque" liberté.

La préparation du festival

C'est un fil subsidiaire prometteur. Depuis quelques années, la ferme accueille tous les deux ans un petit festival baptisé Escampeta, du nom d'un instrument de musique de la montagne noire. Il mêle arts de la rue, concert, contes et lectures. Attire les villageois·es. La préparation est un fil narratif intéressant, et un prétexte pour découvrir le village, les liens avec les villageois·es. Lors de la dernière édition en 2020, plusieurs personnes étaient montées sur scène pour lire des textes issus d'un atelier d'écriture au centre de détention de Muret, près de Toulouse. Louis, l'un des résidents repartis en détention depuis (il a menacé l'un des résidents avec une hache au printemps), faisait partie des lecteurs. Sa voix portait dans la nuit. Il lisait avec beaucoup d'émotion. À l'automne, si un atelier d'écriture semblable à celui de Muret se met en place à la ferme, villageois·es et résidents pourraient lire leurs textes à l'occasion du festival. Cela pourrait porter sur l'enfermement, le cadre, la liberté. Villageois·es et résidents pourrait à nouveau lire les textes, écrits cette fois à la ferme. Un autre atelier, d'auto-portraits, vient de démarrer cet été. À terme il pourrait associer résidents et habitant·e·s du village, pour une exposition de tous ces visages dans les ruelles au moment du festival.

Contextualisation

Il faut que l'on comprenne le projet, le fonctionnement de cette ferme, ce qu'elle apporte, sans en passer par des entretiens formels, sans voix off d'un narrateur qui expliquerait, surlignerait, ce qu'il faut prendre le temps de comprendre. Au spectateur de réfléchir, de retenir ce qu'il veut de cette histoire. Mais des éléments de contextualisation peuvent être nécessaires et ils pourront passer par des situations filmées. L'arrivée d'un nouveau à qui l'on fait visiter la ferme et le village, une réunion de bilan, l'entretien d'embauche d'une nouvelle encadrante, la visite de la juge...

Enjeux narratifs, principaux et intermédiaires

L'arrivée d'un nouveau, son intégration. Les premiers jours douloureux, l'évolution rapide.

Les liens familiaux qu'il faut renouer (souvent quand ils arrivent ils n'ont plus vu leurs enfants depuis longtemps, leurs compagnes se sont lassées, ont refait leur vie, au-delà de dix ans de parloir).

La gestion des tensions quotidiennes, dans les réunions de vie de maison, entre les gars le soir.

Les transgressions, la violence qui affleure.

Les relations avec le Service pénitentiaire d'insertion et de probation du département. Sa directrice vient régulièrement « rappeler le cadre », menacer les ex-détenus d'un retour en prison dans des réunions infantilisantes. Elle menace aussi de fermer la structure, si des manquements lui sont cachés.

Les liens avec le village, qui passent par les rencontres informelles, le maire qui vient boire le café, aide à réparer un engin. Les gars en visite chez des villageois·es, pour le festival qui se prépare.

La préparation de la sortie de Karim, les angoisses qui l'accompagnent.

Filmer les paysages et le village

Le cadre (compris dans le sens de paysage) est un personnage important, un arrière-plan de ce film. Il change au rythme des saisons. Espace de liberté à l'arrivée d'un nouveau résident, puis frontière, enfermement. Les cadres (du film) restituent cela. Les lignes de fuite, l'espace, puis le sentiment de repli dans cette vallée étroite, sombre, quand l'hiver arrive.

Repérages

Depuis plus d'un an j'effectue des séjours réguliers à la ferme. Je viens travailler en bénévole. C'est ma façon de mener des repérages, de réfléchir à un film, tout en construisant la confiance, le lien avec eux. Je crois que c'est là que se joue l'essentiel d'un film. Le réel fera le reste, parce que ce lien existe, que la confiance est là, que le temps pris a permis d'affûter, les intentions et les dispositifs.

J'avais fonctionné comme cela pour mon précédent film. J'assume de réduire la distance, de préparer désormais certains de mes films, de mes livres, avec mes personnages. De faire un film avec eux, pas seulement sur eux. À la ferme, j'ai découvert à quel point la "valeur travail" est importante pour ces hommes. C'est donc au travail que ce lien se construit, l'intimité se créé, et les confidences viennent.

Les images

Je ferai l'essentiel des images de ce film. J'ai besoin d'être à la ferme dans une configuration légère et réactive, et puis il me reste difficile de déléguer complètement mon regard dans ce type de film d'immersion. Avec ces hommes hyper-sensibles, très instinctifs, je veux par ailleurs que le lien, la parole, restent fluides quand je filmerai.

Il sera en revanche intéressant pour le film d'être assisté en amont d'un chef op, pour réfléchir ensemble cadres et réglages. Comment filmer aussi la vallée, du village. Je suis saisi par la beauté, les lumières particulières de cet endroit très encaissé, souvent pris dans la brume. Je voudrais que les saisons que nous filmons racontent l'élargissement quand un ancien détenu arrive, puis la sensation d'enfermement progressif, quand l'hiver vient, que le séjour se prolonge, que l'on reste "presque" libre.

Le film alterne les cadres larges, très aérés, pour filmer la vallée, le travail aux champs, les serres. Dans les réunions, et lorsque nous sommes au travail avec les hommes, les cadres sont au contraire très serrés. Nous sommes avec eux. De même dans les réunions, le brief ou la pause du matin : la caméra est autour de la table, elle a pris le temps de faire sa place et nous faisons partie de la ferme. Je travaille à l'épaule quand je suis au plus près, sur les visages et sur les gestes au travail, nous travaillons avec eux, la caméra est subjective. Le reste du temps la caméra est sur pied et les cadres sont très calmes, les mouvements très lents (c'est ce qui se passe devant, notamment dans les réunions, qui est parfois très animé).

Le son

Dans cette vallée à la faune très riche, une très grande variété sonore, de chants d'oiseaux, d'insectes, des chants du vent, qui emplissent l'espace, racontent eux aussi les saisons. Un ingénieur du son m'accompagne pour le travail, les réunions, la vie de maison, les sorties, les ateliers, le village. Pour les quelques séquences du soir avec les gars, je veux tester un dispositif particulier. Je voudrais que l'ingé-son, en amont des premiers jours de tournage, forme sommairement l'un ou plusieurs des hommes, selon leurs envies. Cela me permettrait de travailler avec l'un d'eux, le soir, pour conserver l'intimité du cercle que nous formons. Celui qui serait à la perche porterait un HF, pourrait intervenir, entrer dans le cadre. Je veux tester cela car certains des ex-détenus peuvent m'aider à aller plus loin dans le questionnement sur la prison, ce qu'elle abime... Je ne suis pas sûr que cela fonctionne, mais sans tester on ne peut pas le savoir.

Tournages conservatoires et repérages fimées

La vie à la ferme est animée, encadrant·e·s et résidents changent régulièrement, en raison de la lassitude pour les premier·ère·s, des épisodes de violence pour les seconds. Des personnages du premier dossier de demande d'aide à l'écriture, il ne reste que Karim, Mathilde et Valériane. À chaque nouveau il faut reprendre une partie des repérages, reconstruire le lien. Ce n'est pas du temps perdu, ce qui a été semé initialement germe, ce sont souvent les anciens qui rassurent celui qui arrive au sujet du film, qui disent qu'on peut avoir confiance. Pour ne pas recommencer sans cesse ces repérages nous avons cependant choisi de faire cet été quelques tournages conservatoires. Nous avons filmé notamment une réunion collective au lendemain de la réincarcération de deux des résidents, les premiers jours d'Anthony, le début de l'atelier d'auto-portrait, l'entretien d'embauche d'une nouvelle maraîchère...

Je voudrais mener cet automne et cet hiver des repérages filmés, pour continuer de les habituer à la caméra. L'objectif est qu'elle ne change (presque) rien ensuite lorsque je filme. Qu'elle n'arrête pas la vie. Ce temps, cette introduction progressive de la caméra lui permet aussi de prendre toute sa place. C'est ce qui fait que nous ne sommes ensuite jamais voyeurs, même dans l'intimité des situations ou des personnages.

OLIVIER BERTRAND

Cinéma documentaire

En cours : Écriture et réalisation d'un documentaire sur l'histoire d'Arenc, prison clandestine tenue illégalement de 1963 à 1975 sur le port de Marseille. En développement avec l'Ina (producteur exécutif : Gilles Berthaut).

En cours : Écriture d'un documentaire sur la recherche de l'identité d'un inconnu découvert en mars 1944 dans un hameau ardéchois. Film adapté du livre de l'auteur, Les Imprudents (Éditions du Seuil, 2019). En développement avec Les Films du Tambour de soie.

2019-2021 : Auteur et réalisateur du documentaire *Le Château en santé* (52'), film d'immersion dans un centre de santé des quartiers Nord de Marseille). Film coproduit par Les Films du Tambour de Soie et France 3 Provence-Alpes-Côte d'Azur. Diffusion le 11 octobre 2021).
https://vimeo.com/580202497 (mdp : CHATEAU2021)

2010-2011 : Auteur et réalisateur du documentaire *Vaulx-en-Velin, la Cité retrouvée* (52'), film coproduit par CocottesMinute Production, France 3 et LCP. L'histoire de la politique de la Ville en France au prisme de la reconstruction de Vaulx-en-Velin après les émeutes.
https://vimeo.com/310745172 (mdp : cocottesVaulx69)

2007 : Auteur et réalisateur du film *Un soir d'été, un étranger (*46'), Ateliers Varan, nombreux festivals. Pourquoi des villageois ont-ils caché dix ans plus tôt Miloud ?
https://vimeo.com/128664806 (mdp : varan)

1999 : Écriture de la continuité non dialoguée du film *Je suis né d'une cigogne* (80') de Tony Gatlif. L'histoire de deux jeunes protégeant une cigogne arrivée en Europe cachée sous un camion (histoire inspirée de celle de Miloud dans le film mentionné ci-dessus).

Littérature

En cours : Écriture d'un livre pour le Seuil au sujet des rixes entre adolescents en région parisienne (parution prévue printemps 2023).
Mars 2019 : « Les Imprudents », Éditions du Seuil et collection Points. Une quête menée pour retrouver l'identité d'un jeune inconnu enterré en mars 1944 dans un hameau ardéchois m'entraîne sur les trace d'un maquis atypique, dans les zones grises de la Résistance.

Journalisme

2020-2022 : Récits long format pour les revues XXI et 180°, enquêtes pour Mediapart.
2019-2020 : Chroniques pour Mediapart autour du centre de rétention du Canet à Marseille.
2015-2018 : Cofondateur du site d'information Les Jours. Travail sur la plongée de la Turquie vers la dictature jusqu'à mon incarcération puis mon expulsion en novembre 2016).
1992-2015 : Journaliste pour le quotidien Libération. Spécialiste notamment des violences urbaines et de la politique de la Ville.
1989 à 1992 : Pigiste presse professionnelle pendant mes études.

Enseignement

Depuis 2019 : Enseignant pour l'École supérieure de journaliste (ESJ) de Montpellier (écriture, enquête, reportage, déontologie).
1998 à 2002 puis 2017 à 2019 : Enseignant pour le Centre de formation des journalistes professionnels (CFPJ) à Paris.
2005 à 2010 : Chargé de cours « Journalisme, médias et territoires », spécialisation de 5e année des étudiants de l'IEP (Institut d'études politiques) de Lyon.
2002 à 2005 : Chargé de cours, Institut de la communication (Lumière Lyon II).